

Chapitre I.

8h32. Réveil en sursaut. Tremblements. Un fracas venant de la porte d'entrée. Le vent ? Non, on frappe. Essoufflé, presque fiévreux, il se lève maladroitement et enfle un pantalon pour rejoindre la porte d'entrée. Il bute contre le montant du lit, les yeux encore embrumés et le visage pâle. Qui peut bien venir à cette heure-là ? Que lui veut-on ?

Il pénètre dans la cuisine, les coups redoublent et une voix sèche, incisive lui ordonne d'ouvrir immédiatement. Il est sonné et n'a même pas le réflexe d'annoncer qu'il arrive. La porte d'entrée, les clés, où sont ces clés bordel !! Il ne les trouve pas dans la poche de son manteau accroché à l'entrée. Les coups se font de plus en plus vifs, déterminés et à mesure que la porte vacille sous les coups, ses mains tremblent. Il attrape le trousseau qui lui échappe et qui vient s'écraser sur le carrelage glacial de l'entrée. Il met la clé dans la serrure, maladroitement et ouvre.

Face à lui, trois hommes en uniforme qui hurlent quelque chose d'incompréhensible pour lui. Il ne les entend pas, il voit leurs lèvres se mouvoir et leurs yeux noirs. Que me veulent-ils ? Il se tient la tête, se laisse faire, ces hommes semblent si agressifs. Il ne comprend pas ce qu'ils lui veulent. Il se laisse prendre par le bras, ses forces lui échappent, son corps est mou, évanescent. Est-il encore conscient ? Mais que se passe-t-il ?

On le dépose dans une voiture qui arpente les rues de manière chaotique. Il voit défiler le paysage gris et humide et parfois des soubresauts le ramènent à la conscience. Où va-t-on ? Que fait-on ? Il ne parle pas, il regarde, contemple, s'échappe. Au fil du trajet, il tente de se rappeler ce qu'il a fait la veille. Rien ne lui revient, c'est comme si au fond il était mort. Il interroge sa mémoire mais elle ne lui répond pas. Il y a comme une absence. Il tente un nouvel effort pour se rappeler, rien qu'un détail de sa journée d'hier.

Il est allé travailler c'est certain. Pourquoi ne serait-il pas allé travailler ? Il a le sentiment étrange qu'entre hier et ce matin, une éternité s'est écoulée. Au moins des années. Des années qui lui auraient échappé et dont il ne se rappellerait rien, pas même un détail inutile. Quel jour sommes-nous ? De quelle année ? Personne ne lui répond. Il y a comme une frontière qui le sépare des autres et du monde. Que lui arrive-t-il ?

Il fait de nouveau appel à sa mémoire. Hier, il est forcément allé au travail. Il y a beaucoup de dossiers à gérer et à classer en ce moment. Les intempéries de ces derniers mois n'ont fait qu'augmenter les dossiers à traiter. Il a dû manger au réfectoire de la boîte comme tous les midis et après avoir bu son café et fumé sa cigarette, il est sans aucun doute retourné travailler jusqu'à au moins 17h30 peut-être même 18h.

Après ça ? Après quoi ? Il a dû prendre sa voiture et rentrer chez lui, poser son manteau dans l'entrée, allumer la radio et se mettre sur le canapé comme il le fait chaque jour. Rien ne lui revient, rien.

Secousse. Le véhicule s'arrête. Il jette un coup d'œil autour de lui. Un imposant bâtiment en béton lui fait face. Il constate quelques fissures dans le mur et des traces

d'humidité formant des auréoles grisâtres. Il ne sait pas où il est. Il a l'impression de poser un nombre incalculable de questions mais personne ne lui répond. L'entendent-ils ? Entendent-ils les sons, les mots qu'il s'efforce de prononcer depuis qu'ils sont venus le chercher ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on lui veut encore ?

Il suit les trois hommes, marchant d'un pas assuré. On l'assoit sur un banc. Il attend, il ne dit rien et contemple les allers et venues dans ce lieu étrange. Des grands couloirs sombres, humides à peine éclairés. Quelques fenêtres laissant pénétrer un rai de lumière blanchâtre presque éblouissant. Personne ne se préoccupe de lui, personne. Alors il attend. Peut-être qu'on va venir lui parler, lui expliquer. Pourquoi a-t-on besoin de lui ? Quelle heure est-il ? Il n'a plus la notion du temps. Il sait qu'il est là depuis plusieurs heures mais n'a aucune idée de l'heure qu'il peut être. Son regard parcourt les murs sales. Des coulées de crasse inondent chacun d'eux. Quel est ce lieu ?

Chapitre II.

Il comprend. Un homme, d'un signe de main, lui demande de le suivre. Il se lève, les jambes engourdies et le dos brisé. Pas un mot. Le silence fait la loi dans ce lieu sinistre. On le fait pénétrer dans une pièce. Il la visite du regard. Des murs sales, un petit bureau et une chaise sur laquelle on lui demande de s'asseoir. Il s'exécute et attend. Des allées et venues encore et toujours. L'homme rassemble un certain nombre de documents avant de s'asseoir face à lui. Il aperçoit son visage. Le teint pâle et les yeux noirs. Ses cernes trahissent la fatigue accumulée depuis plusieurs jours. Il se met à parler. Il lui demande ce qu'il a fait la veille et où il était. Il ne sait pas, il suppose être allé au travail et être rentré chez lui mais il ne se rappelle pas vraiment la journée d'hier sans doute parce qu'elle était comme toutes les autres. On lui demande des détails mais il ne sait pas. Il a des vertiges, il ne comprend pas ce qu'on lui veut. Il tente de faire un effort mais ses vertiges redoublent et une puissante douleur dans les tempes le saisit. L'homme continue à parler, il ne l'entend plus, il parle trop fort ou peut-être trop vite. Il tente de se calmer, de revenir à lui pour pouvoir aider cet homme insistant. Il ne sait plus ce qu'il a fait hier exactement, sans doute comme beaucoup de personnes. Est-ce grave ?! Le regard noir de l'homme se fixe sur lui. Visiblement c'est grave...

L'homme saisit une pochette et lui montre des photos d'un bois. Il ne connaît pas ce bois qui ressemble d'ailleurs à tous les autres bois. Pourquoi lui montre-t-il ces photos ? En quoi ça le concerne ? Il parvient à prononcer quelques mots, il bafouille quelque chose mais l'homme ne l'entend pas et continue d'étaler des photos devant lui. Une rangée d'arbres, un chemin de terre, une voiture noire, une petite maison... Il rassemble toutes ses forces et parvient à s'excuser, oui, il s'excuse car il ne peut pas aider cet homme. L'homme sourit, un sourire malicieux. Qu'a-t-il ? Il range les photos et l'entraîne dans un couloir. Un long couloir, froid. Un autre banc, il s'assoit et attend. Les allers et venues reprennent de plus belle. Il a la tête qui tourne, il est épuisé. Rarement, il s'est senti si fatigué. Rien. Aucun indice lui permettant d'identifier le lieu dans lequel il se trouve. Il cherche un panneau, une affiche... Rien. Il attend. Il sent ses jambes s'engourdir peu à peu et son dos, son dos le fait de plus en plus souffrir. Pourrait-il rentrer chez lui ? Il voudrait dormir. Il n'irait pas au travail aujourd'hui, il est

trop fatigué, déboussolé. Il téléphonera au patron et on lui demandera de rattraper ses heures. Il réduira sa pause méridienne et finira un peu plus tard le soir. En une semaine, ses heures seront rattrapées. Il fouille dans ses poches. Rien. Pas de téléphone ni papiers d'identité. Il est parti dans la précipitation. Un autre homme se présente devant lui et lui fait signe de le suivre. Il suit.

Le même bureau, similaire excepté la peinture d'un jaune pâle et vieilli. Il s'assoit. L'homme semble plus jeune, il a le teint un peu pâle mais n'a pas de cernes. Ses yeux bleus et son teint le rendent glacial. Il lui repose les mêmes questions. Quand cela va-t-il cesser ? Et il reformule avec autant de difficultés, les mêmes réponses. L'homme insiste. Il ne peut pas l'aider, il ne sait plus. Il aimerait les aider mais il ne sait plus et ne sait même pas pourquoi il est là. Va-t-on lui dire ? Non. Le regard de l'homme semble sous-entendre qu'il sait pourquoi il est là comme si c'était une évidence. Il n'ose insister. Quand ils verront qu'il ne peut pas leur venir en aide, ils finiront bien par comprendre.

Chapitre III.

On le trimballe encore et toujours de part et d'autre de ce bâtiment. Un bâtiment massif qu'on pourrait prendre pour un bunker. Il attend, une attente interminable et épuisante qui ne laisse même pas place à la colère. Il voudrait hurler, hurler qu'on le laisse partir ou au moins qu'on lui explique l'objet de sa présence. Il n'a pas non plus commis un crime ! Et ces photos ? Ces dossiers ? De quoi l'accuse-t-on ? Et l'accuse-t-on d'abord ? Une salle, encore. Pas un couloir mais une petite salle d'attente avec des fauteuils élimés. La mousse n'a pas résisté aux longues heures d'attente accumulées. Il ferme les yeux, doucement... Il se sent partir... Seules les douleurs de son corps vieilli par les longues heures d'attente le rappellent à la réalité du présent. Il tente de faire abstraction, de faire abstraction de tout son corps comme s'il ne s'agissait plus que d'une masse fluide, éphémère. Il rêve de toutes ces années écoulées... Il aperçoit au loin, une femme floue, lumineuse, belle. Elle s'approche de lui et sourit. Il ne la voit pas distinctement mais il sent sa présence. Elle aurait pu être sa femme mais était-il seulement marié... Avait-il déjà aimé ? Ces dernières heures ont emporté sa vie, ses souvenirs, son être... Il est déjà parti, presque parti. L'odeur âcre de la salle vient néanmoins gâcher son plaisir, amener une mince frontière. Toute à l'heure, il sera ailleurs. Mais brusquement, changement de décor ! Une salle, floue toujours mais on voit très bien que c'est un tribunal. Il est là, sur le banc des accusés. Il assiste en spectateur à son propre procès. Il ne se défend pas. On ne l'interroge pas d'ailleurs. On parle de lui comme s'il n'était pas là. De toute manière, aucun son ne sortirait de sa bouche. Spectateur de son propre procès sans même qu'on évoque le mobile. Il ne sait pas pourquoi on fait de lui un coupable. Une évidence ? Un vide dans sa tête, un gouffre, une absence, aucun écho. Il peine à respirer et reste hébété, les bras le long du corps comme une victime. Il est statique comme une statue et ne peut même pas parcourir du regard l'assemblée. Il est comme mort, témoin de sa propre inertie.

C'est sans doute, une crampe qui l'a sorti de sa somnolence. Il ne sait pas exactement, mais il est vrai que ces temps son corps et sa tête forment un ensemble de rouages grippés. Il est raide, comme la justice... Il consultera au cas où... Un temps

infini s'écoulera entre le moment où il quittera cette salle d'attente et le moment où on le transférera dans un bâtiment voisin. Il ne se rappellera absolument rien.

Chapitre IV.

Du fond de sa cellule, il frissonne. Non pas de peur mais de froid. Le béton est glacial et un courant d'air pénètre les murs. Il est seul. Il attend. Après avoir attendu dans trois couloirs différents et avoir parcouru trois bureaux, on l'a mis là... En attendant, ils ont dit. En attendant quoi ? Il essaye de se rappeler. S'il se rappelle et qu'il raconte sa journée dans les moindres détails, on le laissera partir. C'est ridicule, pourquoi veut-on un compte-rendu détaillé de sa journée ? Qu'il la raconte ou non, qu'est-ce que ça change ? Dans la pièce qu'il appelle sa cellule, il y a un lit, une table de chevet dont le bois est usé et une télévision. Il est allongé sur le lit et contemple le plafond. Il attend. On lui amène à manger. Il mange, doucement, ça le réchauffe. Un homme, encore un, se présente et lui fait signe de le suivre. Il peine à se relever. Ses jambes lui font si mal qu'elles peinent à le porter. La fatigue, le froid, l'attente sans doute. Il s'ennuie, depuis des heures et des heures peut-être même des jours. L'homme semble patient, souriant. Il est jeune. Il a le teint frais et la peau encore lisse. Pas une seule ride ne vient marquer l'expérience de sa vie. Toujours ce sourire un peu narquois. On croirait qu'il a commis un crime... Il suit péniblement l'homme qui marche d'un pas décidé. Un énième couloir, une énième porte, une énième pièce. L'homme l'invite à s'asseoir. Un long moment s'écoule... Puis, l'homme lui pose des questions sur sa famille, sa vie. Il ne sait pas, il est troublé... Qu'on appelle son patron, on l'a sûrement vu au travail hier. Cette journée est si étrange. Il a cette impression depuis le début que des années se sont écoulées sans lui, sans qu'il ne s'en soit aperçu. Et le même regard silencieux lorsqu'il demande quand il rentrera chez lui.

Chapitre V.

Cela doit maintenant faire plusieurs jours qu'il est là et qu'il n'est toujours pas rentré chez lui. On lui a dit que son patron était au courant et qu'il ne devait pas s'inquiéter. Il ne voudrait surtout pas perdre son travail. C'est surtout cela qui l'inquiète depuis plusieurs jours. Les allers et venues, les interrogatoires, les repas, le froid. Tout cela s'enchaîne, défile jour après jour. On continue à lui montrer des photos, à lui poser des questions comme si on voulait qu'il avoue. Mais avouer quoi ? Il se sent seul, s'ennuie, attend. Il n'éprouve pas grand-chose. Mise à part quelques douleurs au niveau des articulations, il ne sent rien, il est comme anesthésié, désaffecté depuis bien longtemps. Il demeure dans l'interrogation, on l'autorise à marcher un peu pour qu'il se dégourdisse les jambes. Ce bloc de béton a tout d'une prison mais on ne le lui a pas confirmé quand il a posé la question et il ignore encore pourquoi on l'a enfermé.

Souvent, il croise des gens dans la même situation que lui, des gens d'âge mûr comme on dit, traînant leurs carcasses le long des couloirs. Il dit bonjour, on lui répond, parfois. Il contemple la vie si on peut la nommer ainsi. Il saisit des instants très brefs. Il y a parfois des gens qui marchent côte à côte silencieux sans qu'on sache s'ils sont ensemble, s'ils se connaissent ou s'ils marchent sur la même ligne, par hasard. Il faut

les observer plusieurs secondes pour s'apercevoir que leurs chemins se sépareront sans même qu'ils se jettent un regard, inconnus l'un pour l'autre. Il y a parfois des éclats de rire, rarement. Ce qui domine c'est le silence, ce qui domine c'est la mort. Il s'est installé une sorte de routine, sans un mot. Il ne pose plus de questions, il sait qu'on ne lui répondra pas. Il ne demande plus à rentrer chez lui, il sait qu'il ne rentrera pas. Alors il contemple les couloirs. Les générations se croisent et se décroisent. Des rires, des pleurs se croisent et se décroisent. Ici les gens rient en silence, ici les gens pleurent en silence. On croirait un monastère, lui qu'on a pour l'instant mis en retraite. Les jours se suivent et se ressemblent. Ils se ressemblent dans le néant qui s'impose à tous. Un néant spatial, un néant moral, un néant psychique, un néant total. Ce jour où on est venu le chercher, on lui a tendu le néant. Il n'a pas choisi, il n'a pas compris. Il n'essaye plus de comprendre, il a laissé cela en suspens, découragé, fatigué. Il attend une visite, rien qu'une. Il ne sait pas bien qui il attend. En réalité, personne en particulier mais il a remarqué que certains avaient des visites. Il voudrait lui aussi avoir sa visite. Chaque jour, il espère pour que « chaque jour » soit un peu différent.

Chapitre VI.

Sa visite il la tient. Il a entendu son numéro, le 12 ! Le numéro de cette espèce de cellule. Il ne se rappelle que cela. Le 12 rien d'autre. Ni sa date de naissance, ni son adresse, ni qui il était auparavant. Une femme s'approche de son lit. Elle est belle. Elle est jeune. Il ne la connaît pas. Enfin, son visage lui semble familier mais il est certain de ne pas la connaître. Elle s'assoit sans prononcer un mot. Il prend le temps de la contempler. Il pose ses yeux sur elle et s'autorise à parcourir du regard chaque centimètre de sa peau, comme une caresse. Qui est-elle ? Il est sûr de l'avoir déjà vue mais où ? Il tente de remobiliser ses souvenirs mais rien ne lui revient, tout s'embrouille sans cesse. Il la regarde, la fixe mais elle lui semble si lointaine. Elle est belle, très belle.

Elle le tutoie ce qui signifie qu'ils se connaissent, elle ne se serait jamais permis tant de familiarité. Elle a l'air bien élevé, de bonne famille. Son visage doux et fin, sa silhouette mince dans sa robe de soie bleue. Il n'ose pas lui demander qui elle est, il n'ose pas car elle a posé sa main sur son épaule lorsqu'elle a laissé échapper ces mots. Ça l'a ému même, parce que cela doit faire des jours et des jours qu'il n'a pas eu une marque d'affection depuis qu'il est ici. Il cherche encore mais rien ne lui revient, il y a comme une amnésie, un blanc au fond de lui qui marque une absence, sa propre absence. Il lui répond tant bien que mal, ça pourrait aller mieux, il ne comprend pas pourquoi on l'a enfermé ici et ce qu'on lui veut. Ils échangent quelques mots mais la distance semble se creuser. Au bout d'un moment, elle lui a dit que c'était mieux comme ça, qu'il soit ici, c'était plus sûr. Il commence à croire qu'il a vraiment commis un crime. Il s'est assoupi, à commencer à bailler parce que depuis qu'il est ici, il a des vertiges et peine à rester éveillé. Il s'est sans doute endormi, pas longtemps, quelques minutes mais lorsqu'il s'est réveillé, elle n'était plus là. Elle a seulement laissé une boîte de chocolats sur son chevet et elle est partie, discrètement, trop discrètement sans doute. Une vague de tristesse l'emplit en un instant, la solitude, l'immense solitude qui plane dans l'atmosphère. Il aurait voulu qu'elle l'emmène avec lui, quelques instants juste pour prendre l'air... pour respirer l'air frais, apaiser le poids qui pèse dans sa tête. Il se rappelle soudain, les longues balades qu'il faisait lorsqu'il avait

du temps libre. Oui, il se rappelle soudain, quand il partait seul tôt le matin et qu'il foulait l'herbe encore humide alors que le soleil étendait ses premiers rayons. Il respirait la nature, il s'enivrait de ces grandes étendues qui s'offraient à lui, à perte de vue. Il allait le long des sentiers, libre, il se sentait libre et bien. Il observait la nature, l'écoutait en silence. Mais cela lui paraît si loin. Tout s'est éloigné de lui, tout s'est soudain mis à distance.

Chapitre VII.

Il y a une drôle d'ambiance ici depuis quelques jours. Les personnes que l'on voit en uniforme chaque jour font une drôle de tête. On peut lire la tristesse sur leurs visages. Souvent, elles souriaient quand elles faisaient le tour. Elles passaient voir chaque individu et elles avaient le sourire. Cela mettait un peu de joie dans toute cette morosité ambiante. Mais aujourd'hui et depuis quelque temps, elles ne sourient plus. On dirait même qu'elles sont tristes et quand il leur demande comme chaque jour quand est ce qu'il sera libre, elles ne prennent même plus la peine d'afficher un sourire gêné. Cela le rend encore plus triste et las au point de ne même plus quitter sa couchette. Il ne prend même plus la peine de toucher aux plateaux repas qu'on lui apporte. Il dort toute la journée parce qu'il n'a plus la force. Il semblerait que tout le monde l'a bien compris et que tout le monde s'est résigné. Le 12 ne va pas fort comme ils disent entre eux. Tout le monde semble aussi impuissant que lui. L'éternité a enveloppé les murs de la 12 et a fini par le saisir peu à peu, tranquillement.

Un matin, il n'y a plus personne dans la 12. On nettoie et on vide tristement. Le cœur n'y est pas mais on s'habitue à force. L'être est de passage. On fait alors les choses machinalement. On enlève les draps, désinfecte le matelas, on ouvre les fenêtres pour laisser entrer un peu d'air pur. On le fait machinalement mais avec la gorge nouée à chaque fois. Il ne s'est pas rendu compte. On se répète ça comme pour se rassurer. Il ne s'est pas rendu compte mais pas une seule fois il n'a compris. Pourtant, on le lui a bien répété qu'il était bien ici, que c'était mieux pour lui et qu'il y avait plein de gens pour s'occuper de lui. Mais c'est vrai qu'il n'a jamais compris pourquoi il était là. Il n'a jamais compris parce qu'on ne lui a jamais dit clairement ce qu'il faisait là. On se contente toujours de répondre vaguement parce qu'on ne veut pas faire de peine. On dit sans dire, les mots restent silencieux, éphémères et finissent par se perdre.

Il s'est éteint dans la nuit mais cela faisait un petit moment qu'il avait commencé à s'éteindre. Il ne sera resté que deux mois ici. Jean s'est éteint dans son sommeil, dans l'incompréhension et dans une cruelle solitude et pourtant il était bien entouré. Il a commencé à s'éteindre à partir du moment où sa mémoire l'a quitté. Jean s'est éteint à l'âge de 81 ans, Jean a fermé le roman de sa vie cette nuit, un roman dont il ne se rappelait presque rien de l'intrigue parce que Jean était malade. La maladie d'Alzheimer, cette vague douce et lancinante avait peu à peu emporté dans son sillon, le berceau de ses souvenirs.